



N°3 - Novembre 2012

AVOIR DROIT DANS LA CITÉ
vulnérabilités et pouvoir d'agir

LE SUJET DANS LA CITÉ

REVUE INTERNATIONALE DE RECHERCHE BIOGRAPHIQUE

UNIVERSITÉ PARIS 13
NORD

UPMC
SORBONNE UNIVERSITÉS

LSC

le silence des « gens perdus »

Christine Bouteiller

Entretien avec Thierry Tartas

Christine Bouteiller est monteuse et réalisatrice de documentaires. Elle réalise en 2001 *La lune à l'envers*, un premier film qui retrace le voyage initiatique de jeunes handicapés à Madagascar. Mettre ainsi en relief une parole singulière dans sa dimension sociale sera aussi le moteur des films suivants : *14/18 Les derniers témoins* (2001); *Femmes de l'Ombre* (2002).

En 2004, elle interrompt ce parcours prometteur pour être attachée audiovisuel à l'Ambassade de France de Phnom Penh. En 2006, c'est toujours au Cambodge qu'elle reprend ses errances documentaires, en s'associant régulièrement à des productions audiovisuelles dans le cadre de projets de développement (AFD, UNDP, OXFM...). Les *Égarés*, son dernier film, est le fruit d'une longue réflexion sur l'histoire et le devenir des anciens réfugiés, et plus largement sur la société cambodgienne d'aujourd'hui.

Thierry Tartas : *Pouvez-vous me raconter l'origine de ce film ?*

Christine Bouteiller : En 2005, j'étais attachée audiovisuel à l'Ambassade de France à Phnom Penh. Pas très convaincue de faire une carrière diplomatique, j'ai eu malgré tout envie de continuer à découvrir le Cambodge. Un pays qui m'a d'emblée séduite et intriguée. Une ONG – « Enfants Réfugiés du Monde » qui depuis a, je crois, disparu – m'a proposé d'animer un atelier vidéo dans l'un de ses centres pédagogiques près de Battambang.

Au moment de commencer l'atelier, je savais seulement qu'il s'agissait d'enfants défavorisés, qui vivaient dans une sorte de bidonville et subissaient des violences et des discriminations de la part des habitants du village d'à-côté... Le principe de ces ateliers, réalisés en partenariat avec la Scène Nationale du Havre dans le cadre du projet « Lettres filmées », était de mettre à la disposition des enfants du matériel et des compétences pour qu'ils puissent exprimer des idées, sans intervenir sur le contenu. J'ai donc animé l'atelier de vidéo participative sans comprendre réellement ce que voulaient dire les enfants par

« la vie dans le camp ». Le film *Les enfants de la rizière* est du coup à l'image de leur propre perception : un monde léger et joyeux derrière lequel surgit parfois une histoire opaque, portée par des adultes qui semblent murés à l'intérieur.

Une fois ce film d'atelier terminé, je suis allé rencontrer les parents, et j'ai découvert avec grand étonnement toute une histoire que j'ignorais, ce qu'il y avait derrière ce mur. Pour ces gens, le drame avait été autant la terrible période Pol Pot que la fuite vers la frontière, les années de non-vie dans les camps, et le retour dans ce pays qu'ils ne connaissaient pas. Leur calvaire ne s'est pas arrêté en 1979, comme l'Histoire le dit, mais continue encore aujourd'hui dans ce *no man's land* dans lequel ils ne parviennent pas à se reconstruire.

Cela explique pourquoi les enfants confondent le « vrai » camp, celui de la frontière thaïlandaise, et ce « camp », nommé ainsi depuis 1992 juste parce qu'il abrite les réfugiés depuis leur retour. En arrivant ici, le premier réflexe des réfugiés avait été de reconstituer ce qui malgré tout restait leur seule référence d'un mode de vie « en paix ». Ils y vivent entre eux, se sentant menacés par les villageois, abandonnés par l'ONU. En fait, si les parents n'ont toujours pas pu raconter leur histoire, ils ont transmis la sensation de fuite et d'exil qui habite encore leurs enfants.

T. T. : *Pourquoi ce titre, Les Égarés ?*

C. B. : Ce projet s'est longtemps appelé *Les gens perdus*, qui me semblait un peu trop proche du titre du film de Rithy Panh, *Les gens de la rizière*. En fait ces deux titres sont des traductions littérales d'expressions khmères. Mais au final, le mot français « égaré » me semblait bien plus proche de ce que voulaient exprimer ces anciens réfugiés, en partant des sobriquets donnés par les villageois à leur arrivée : il contient non seulement l'idée de l'errance, du manque de repères, mais aussi la dimension morale, dont nos cultures judéo-chrétiennes usent et abusent (les brebis égarées...) mais qui est aussi présente chez ces Cambodgiens bouddhistes.

Littéralement, l'expression khmère signifie « les gens qui ne retrouvent plus leur chemin ». Y a-t-il un chemin ? La plupart de ces personnes étaient enfants au moment de partir dans les camps, et n'ont aucun souvenir du lieu d'où viennent leurs familles. Au Cambodge, quand on perd son chemin, qu'on n'a pas de terre – essentiel dans cette société rurale –, on est aussi soupçonné d'être déviant, marginal. Celui qui n'a pas de terre ni d'origine n'a pas de place dans la société.

Cette expression, qui au départ était une insulte, traduit bien en fait un état social et psychologique des anciens réfugiés, ce qu'ils reconnaissent aisément aujourd'hui. Cela m'a portée tout au long de la réalisation de ce film : en effet, j'avais entendu, dans le cadre des projets de coopération et de développement, beaucoup d'« experts » critiquer l'incapacité des Cambodgiens à reconstruire leur société. Leur lenteur, leur « fainéantise »,

leur silence douteux sur les événements vécus, comme s'il s'agissait d'un déni. J'avais envie de faire ce film pour prouver que ces gens se battaient tous les jours, avec leurs moyens et à leur manière, contre cette sensation d'égarement. Que la transmission et la reconstruction se passaient à d'autres niveaux, plus importants selon eux, et donc respectables. Et que l'indélicatesse des occidentaux à comparer leur génocide à la Shoah, leur développement à celui des Vietnamiens ou des Thaïlandais, était une insulte à leur histoire et à leur courage.

T. T. : *Dans le film, nous voyons combien les plus jeunes ont besoin de voir des images à la télévision pour prendre acte de leur histoire.*

C. B. : L'une des idées du film était de confronter les images actuelles dans ce « camp-village » à des photos ou images d'archive des camps de la frontière thaïlandaise, afin de montrer cette continuité qui me sautait aux yeux. Mais pas seulement dans le montage : les inscrire dans le quotidien, dans la géographie du village, afin de montrer que derrière ces vies apparemment paisibles, la violence et l'exil étaient encore bien présents. Et qu'une fois rendue visible, on pouvait comprendre pourquoi cette histoire empêchait d'avancer.

Mais très vite j'ai trouvé indécente l'idée de placarder ces images terribles devant les maisons de ces personnes qui avaient tant souffert, alors j'ai abandonné ce projet. Jusqu'à ce qu'un jour, en demandant encore pourquoi les adultes ne racontaient pas leurs histoires à leurs enfants, Mme Hong, l'une des protagonistes du film, me dise un peu en colère : « On n'arrête pas de leur expliquer, mais ils ne nous croient pas ! La seule chose qu'ils croient, c'est la télé. Si on pouvait montrer des images de ce qu'on a vécu, là ils sauraient qu'on ne ment pas. » Je leur ai proposé de leur montrer les images trouvées à l'INA et à Bophana, et à partir de là, ce sont les parents qui ont exigé que l'on organise une projection devant les jeunes du village !

T. T. : *Comment s'est passée la diffusion du film avec les gens du village ?*

C. B. : Au moment de la projection des *Égarés* dans le village, organisée avec Bophana, j'ai essayé d'expliquer avec l'aide d'un traducteur qu'il s'agissait d'une compilation, d'un agencement des images tournées pendant ces trois ans... Mais pendant les premières minutes du film, le public était plutôt médusé. Jusqu'à ce qu'à un moment, une personne, puis une autre ont commencé à se reconnaître à l'image. Puis Mme Hong s'est rappelé du tournage de la scène de la rizière, et a réexpliqué aux autres de quoi il s'agissait... il y a eu comme un soulagement, puis beaucoup d'émotion. Les villageois sont venus me voir à la fin en disant « ce film, là, c'est la vérité, c'est vraiment ce qui s'est passé pour nous. »

T. T. : *En regardant le film, il m'est revenu cette phrase de Nabokov : « Mais peut-être ne s'agit-il pas du tout des souffrances et des joies humaines, mais d'un jeu d'ombre et de lumière sur un corps vivant, de l'harmonie des détails insignifiants réunis aujourd'hui, réunis maintenant de façon unique et inimitable. »*¹

C. B. : L'important était de montrer que la vérité des « gens perdus » était contenue dans le temps qui passe. Je me moquais de la vérité avec un grand V. Filmer les petits riens, les petites choses, tout ce qui était au plus près de la peau. Se fondre dans la lenteur et la lumière du village. Nous ne filmions que deux heures par jour. Au lever et au coucher du soleil. Il est toujours difficile de trouver la juste distance. Comment être très près tout en étant plus loin ? L'attention forte, l'instant présent ne passaient pas par la parole ou des actes déterminants. Il fallait arriver à capter quelque chose d'indicible : les « gens perdus » ne se parlent pas beaucoup, ils ne font pas des actes qui les déterminent. Tout est contenu dans des petits riens. J'ai essayé de ne pas faire un film sur mais avec. Il me semble que le film est un film participatif. Je compte bien continuer dans cette approche.



Trois générations - photo Marti Muller

¹ Vladimir Nabokov (1990 [1925]). La bagarre. In *La Vénitienne*. Paris : Gallimard.